KATHLEEN GRISSOM Les larmes de la liberté



PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER LA COLLINE AUX ESCLAVES



Sélectionné par les libraires PAGE

« L'écriture lyrique de Kathleen Grissom est riche en détails historiques, et ce roman peut être lu soit comme une histoire indépendante inoubliable, soit comme la suite captivante de *La Colline aux esclaves*. »

Publishers Weekly

En 1810, James Pyke, 13 ans, fils d'un planteur et d'une esclave, fuit sa Virginie natale. Vingt ans plus tard, le jeune homme, qui a toujours caché le secret de ses origines, a intégré la haute société de Philadelphie et vit une passion avec une ravissante aristocrate, Caroline. Mais celle-ci tombe enceinte et, rapidement, son père menace James.

C'est alors que Pan, serviteur et petit protégé du jeune homme, est enlevé et vendu comme esclave en Caroline. James décide de partir à sa recherche. Pourtant, dans cette Amérique sudiste impitoyable, il sait que sa tête est toujours mise à prix. Parviendra-t-il à sauver Pan au péril de sa vie ? Retrouvera-t-il Caroline, son grand amour et la mère de son enfant ?

« Une histoire bouleversante, des personnages forts et attachants et une plume sublime, le cocktail parfait pour une excellente lecture. » Julia Godard, Librairie Birmann Majuscule

« Incroyablement prenant, avec des personnages qu'on adopte dès les premières pages et un décor historique passionnant! » Marianne Kmiecik, Librairie Les Lisières

Kathleen Grissom est née et a grandi en Saskatchewan, au Canada. Elle réside aujourd'hui en Virginie avec son mari dans la demeure de plantation qu'ils ont restaurée. Avec Les Larmes de la liberté, elle revient sur son premier roman, La Colline aux esclaves. Best-seller du New York Times pendant 20 semaines, succès fulgurant en France, il est aujourd'hui traduit dans 14 pays.

Traduit de l'anglais par Isabelle Allard www.editionscharleston.fr

Venez découvrir le trailer du livre!



ISBN 978-2-36812-123-8

22,50 euros Prix TTC France

L'AVIS DES LECTRICES CHARLESTON

Les Larmes de la liberté est un roman magnifique sur l'esclavage et sur la condition des personnes de couleur au XIX^e siècle.

Stéphanie, du blog Sorbet kiwi

Passionnant, rythmé et porté par un style très fluide, ce roman évoque l'esclavage et l'acceptation de ses origines dans la société américaine du début du XIX^e siècle avec beaucoup de justesse.

Cassandra, du blog Prettyrosemary

Les Larmes de la liberté est un livre de caractère qui porte bien son nom et qui m'a beaucoup plu. Car, si la liberté a un prix, c'est bien souvent celui des larmes...

Caroline, du blog Carobookine

Un véritable hymne à la liberté et à la richesse du cœur.

Coralie, du blog Les Tribulations de Coco

Une réussite absolue, une écriture magistrale, un coup de cœur.

Aurélie, du blog Bettie Rose books

Un magnifique portait d'hommes et de femmes qui se battent pour leur dignité, des histoires de courage, de sacrifices, de choix dans un pays à l'aube de la Guerre de Sécession.

Julie, du blog Petites lectures

Vous ne pourrez absolument pas rester indifférent en vous plongeant dans cette histoire.

Cynthia, du blog Lectrice lambda

Du même auteur, aux éditions Charleston *La colline aux esclaves*, 2015

Kathleen Grissom est établie dans le sud de la Virginie, où elle poursuit son travail d'écriture.

Titre original: Glory over everything

Publié par Simon & Schuster Inc., New York

© Kathleen Grissom.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Allard

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017 29, boulevard Raspail 75007 Paris – France contact@editionscharleston.fr www.editionscharleston.fr

ISBN: 978-2-36812-123-8 Dépôt légal: février 2017

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook : www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Kathleen Grissom

LES LARMES DE LA LIBERTÉ

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Allard



À mon mari, Charles, pour son soutien indéfectible.

PREMIÈRE PARTIE

1

Mars 1830 Philadelphie James

fetais en train d'examiner un portrait miniature me représentant quand j'entendis les coups familiers de Robert à la porte. Ce petit tableau, qui devait être un cadeau d'adieu à ma bien-aimée, venait d'être livré et j'évaluais l'interprétation de l'artiste. Je devais admettre que la suggestion de Mlle Peale de peindre mon visage de profil, évitant ainsi le cache-œil noir du côté gauche, était une bonne idée. Elle avait bien rendu mes traits d'homme de trente-trois ans: la longueur de mon visage ovale, mon nez aquilin et la fossette ornant mon menton carré. Mais le pli qu'elle avait donné à ma bouche me déplaisait.

Robert frappa de nouveau.

- Entrez, dis-je à mon majordome.
- Une lettre, monsieur, annonça-t-il en avançant dans la pièce.

Je la pris sur le plateau et reconnus aussitôt l'écriture. Robert me jeta un regard soucieux, mais heureusement une sonnette au-dessus de la cheminée tinta, indiquant que ses services étaient requis ailleurs. Il s'empressa de partir.

De nouveau seul, je brisai le sceau. Les simples mots de Caroline étaient si puissants que le papier vibra dans ma main.

Mon chéri, je vous verrai ce soir.

Votre C.

Je l'évitais depuis des semaines, mais ma présence à l'événement de ce soir était obligatoire et Caroline m'annonçait son intention d'y assister.

Même si je désirais ardemment la voir, j'étais rempli d'appréhension. Il ne restait plus beaucoup de temps et je ne pouvais plus m'esquiver. Ce soir, je devais lui dire la vérité, au risque de la perdre. Et la perdre équivalait à perdre la vie.

Robert revint, mais cette fois, après un coup sec, il entra de lui-même. Il regarda autour de lui d'un air embarrassé, comme s'il hésitait sur la façon de transmettre son message.

- Qu'y a-t-il, Robert? finis-je par demander.
- Quelqu'un veut vous voir, monsieur, dit-il avec un regard inquisiteur, posant les yeux un instant sur la lettre que je tenais à la main. Il est... à la porte de derrière.

Ce détail m'indiqua que le visiteur était probablement un homme de couleur. Robert s'interrompit, comme s'il cherchait ses mots, ce qui était inhabituel pour cet homme raffiné qui dirigeait ma maison.

— Il s'appelle Henry.

Je me raidis. Ce n'était sûrement pas Henry! Nous avions un accord.

- Il dit qu'il est le père de Pan, ajouta prudemment Robert. C'était donc bien Henry! Je me levai brusquement. Pour cacher mon désarroi, j'époussetai les manches de ma veste.
- Dites-lui d'attendre dans la cuisine, ordonnai-je, avant de me rappeler qu'il me faudrait plus d'intimité. Non, faites-le entrer dans mon cabinet.
- Votre cabinet, monsieur? répéta Robert en écarquillant les yeux.

Mon cabinet de travail, mon espace personnel, était rarement ouvert à quiconque sauf à Robert, qui n'y entrait que pour le nettoyer. Il en était ainsi depuis des années.

Oui, Robert, dis-je, vaguement irrité.

Mon majordome sortit aussitôt.

Henry m'attendait à l'entrée de la pièce. Je refermai les doubles portes derrière moi et, passant devant les deux tables à dessin, je me dirigeai vers mon bureau. Les trois hautes fenêtres laissaient entrer suffisamment de lumière crépusculaire pour que Henry puisse me suivre. Après m'être assis, je lui fis signe de prendre le fauteuil qui me faisait face, mais il ignora ma demande, triturant nerveusement son chapeau élimé de ses doigts bruns. Je fus momentanément surpris de voir ses cheveux gris, puis me souvins que des années s'étaient écoulées depuis notre dernière rencontre.

Il éluda les formules de politesse et s'exclama:

- Mon garçon est parti! Mon Pan a disparu! Ils l'ont pris. Je le sais. Vous devez m'aider!
- Je t'en prie, Henry! Calme-toi. De quoi parles-tu? Où est Pan? Pourquoi dis-tu qu'il a disparu?
- Ça fait trois jours. Tout ce temps-là, je pensais qu'il travaillait dans la cuisine. Quand il est pas venu me voir dimanche comme d'habitude, je me suis dit qu'on avait besoin de lui ici. Mais après, j'ai entendu dire que deux gars avaient été pris sur les quais. La dernière fois que je l'ai vu, je lui ai dit: « Ne va pas au port, des hommes vont te prendre, te mettre sur un bateau et te vendre dans le Sud. » C'est pour ça que je suis venu voir par moi-même. Molly dit qu'elle l'a pas vu depuis deux jours. Elle pensait qu'il était avec moi.

Ma cuisinière ne m'en avait pas touché mot.

- Pourquoi Molly ne m'en a-t-elle pas parlé?
- Elle dit que vous êtes trop occupé par la vente de votre compagnie et votre voyage pour partir à la recherche de vos serviteurs.
 - Pan est plus qu'un serviteur pour moi, tu le sais bien.
- Je le sais, m'sieur Burton. Vous le traitez très bien. Il devient instruit comme vous et il apprend à travailler dans la maison d'un Blanc.
 - Il apprend vite, dis-je.
- Mon garçon ne part jamais comme ça tout seul. Il vient me voir chaque dimanche et revient toujours le lundi matin.

Je tentai de me rappeler la dernière fois que j'avais vu Pan. N'était-ce pas hier qu'il avait demandé la permission de prendre un livre dans la bibliothèque? Ou était-ce il y a deux jours? J'avais été si accaparé par mes propres projets...

— C'est un bon garçon. Il pense que personne lui fera de mal. Je lui répète tout le temps: «Prends garde à ces marchands de nègres!» Il a douze ans, c'est exactement l'âge qu'ils recherchent. Ils vont le mettre sur un bateau, lui faire descendre la rivière et le vendre comme esclave. Vous savez de quoi je parle!

La voix de Henry s'éleva et je posai un index sur mes lèvres. Il se pencha vers moi et chuchota:

— Vous savez de quoi je parle!

Oui, je le savais.

— Il paraît que deux autres petits ont disparu du quartier Sud et qu'une goélette part pour la Caroline ce matin. Je suis sûr que mon garçon est à bord! Il faut que vous alliez le chercher! Pan m'a dit que vous allez là-bas en excursion. Vous devez me le ramener!

Je l'arrêtai:

— Henry, je ne pars pas avant un mois. S'ils l'ont vraiment emmené, comment sais-tu qu'ils vont le vendre en Caroline? Ils iront probablement plus au sud.

J'avais parlé sans réfléchir et compris trop tard l'effet de mes paroles. Les épaules de Henry s'affaissèrent. Malgré l'obscurité, je pouvais voir qu'il s'essuyait les yeux sur la manche de sa veste. Puis il fléchit un genou.

— Je vous en prie, maît' James! Je vous ai demandé de l'aide une seule fois, quand je vous ai amené mon petit après la mort de mon Alice. Notre Pan est arrivé tard dans notre vie, et maintenant, il est tout ce qui me reste d'elle. Je vais vous donner de l'argent, vous y allez et vous le ramenez.

Sa voix se brisa et il ravala ses sanglots.

- Je sais ce qu'ils vont lui faire, ajouta-t-il. J'ai été un esclave. J'aime mieux le voir mort plutôt que vendu comme esclave. S'il vous plaît, maît' James, c'est mon fils unique!
 - Relève-toi, Henry. Ressaisis-toi!

Comment pouvait-il me donner ce titre que je détestais? Et s'abaisser ainsi devant moi, à genoux?

N'avait-il aucune fierté, aucune conviction d'avoir amélioré son sort? Il n'était plus un esclave. Et moi non plus.

J'avais rencontré Henry vingt ans plus tôt, quand j'étais arrivé à Philadelphie à l'âge de treize ans, malade et terrifié, fuyant pour sauver ma peau.

Après avoir quitté ma maison du sud de la Virginie, je n'avais parlé à personne durant le trajet, de peur d'être découvert. Je voyageais avec deux secrets, plus accablants l'un que l'autre. Le premier était que, quelques semaines auparavant, j'avais découvert que j'étais à moitié nègre, une race qu'on m'avait appris à honnir. Le deuxième était que j'avais tué mon père. Même si j'avais été élevé par sa mère comme son propre fils, et même si j'avais la peau aussi blanche que mon géniteur, il refusait de reconnaître mes droits et s'apprêtait à me vendre comme esclave. À la suite de ce meurtre, des patrouilleurs étaient partis à ma recherche. J'aurais été pendu s'ils m'avaient retrouvé.

J'aurais dû éprouver du soulagement en montant à bord de chaque diligence qui m'emmenait un peu plus loin de chez moi, mais au lieu de cela, j'étais de plus en plus craintif. Les difficultés qui m'attendaient m'obsédaient. Où irais-je? Comment gagnerais-je ma vie? Au cours de mes treize années d'existence, je n'avais jamais quitté la maison. J'avais été élevé comme un enfant blanc privilégié, entouré de serviteurs sur une plantation isolée. Ma grand-mère, qui m'adorait et m'avait élevé comme son fils, m'avait donné une bonne éducation, mais ne m'avait pas enseigné à prendre soin de moi-même. À présent, elle était morte, mon foyer avait disparu et j'étais seul et en grand danger.

En arrivant à la taverne aux portes de Philadelphie, j'étais si malade, effrayé et épuisé par mon voyage que je n'eus pas l'énergie d'y entrer. Ce n'est que lorsque les chevaux furent menés à l'écurie que je me repris et entrai dans l'auberge bruyante pour y demander un lit. Ma tête était si douloureuse que j'eus l'imprudence de sortir ma bourse. Avant que la transaction ne puisse se conclure, la pièce enfumée se mit à tourner.

Pris de nausées, je parvins à remettre ma bourse dans mon sac avant de me précipiter dehors et courir vers l'écurie. Appuyé contre la bâtisse, je me vidai violemment l'estomac. Alors que je tentais de me ressaisir, on me frappa par-derrière. Je tombai en avant, m'agrippant instinctivement à mon sac de voyage durant la raclée qui s'ensuivit. Il me fut pourtant arraché et, après un dernier juron et quelques coups de pied, le malfaiteur s'enfuit. Je tentai de me relever pour le suivre, mais perdis conscience.

En reprenant mes esprits, je vis le visage sombre de Henry penché sur moi.

— Fais pas de bruit, dit-il. Tu cries trop fort.

Je me soulevai péniblement sur un coude pour regarder autour de moi. J'étais étendu sur une paillasse, dans une baraque au sol de terre battue. Je fis un effort pour me lever, mais ma tête m'élançait tellement que je me recouchai aussitôt.

- Comment suis-je arrivé ici? demandai-je.
- Je t'ai trouvé à côté de l'écurie. Quelqu'un t'a flanqué une raclée, mais on dirait bien que tu as été malade, avant ça.
 - Qui es-tu? dis-je en portant les mains à ma tête douloureuse.
- Je m'appelle Henry. Je travaille à l'écurie de l'auberge. Je suis un fugitif comme toi.

Il s'interrompit, puis me regarda pour voir si je saisissais ce qu'il tentait de me faire comprendre. Il finit par dire, comme s'il concluait un pacte:

Je suis un esclave comme toi.

Ses mots m'atteignirent en plein cœur.

— Je ne suis pas un esclave! Qu'est-ce qui te fait croire ça? Je suis blanc!

Il me jeta un regard en coin.

- Peut-être, mais c'est pas ce que tu disais quand t'avais perdu la tête.
- Quoi donc? demandai-je en essayant de m'asseoir. Raconte, qu'est-ce que j'ai dit?
- T'as dit que tu fuyais et que quelqu'un était à tes trousses. Qui était cet homme? Avait-il déjà alerté les patrouilles? Soudain, je me souvins de mon maigre bagage.

- Mon sac de voyage!
- J'ai bien peur qu'ils l'aient pris.
- Oh non! m'écriai-je avant de m'affaisser sur ma couche, vaincu.

Il ne me restait plus rien. Mon argent, mes vêtements... Une autre pensée me traversa l'esprit:

- Ma veste! Où est-elle?
- Tu veux dire celle que tu portes? Même avec la fièvre qui te faisait transpirer, la seule chose que t'as pas voulu que je t'enlève, c'est cette veste!

Lorsqu'il tourna le dos, je tâtai l'intérieur matelassé du vêtement, là où les bijoux avaient été cousus. Je soupirai en palpant les bosses sous le tissu, puis explorai les poches. En sentant mon carnet à dessin et mon petit couteau en argent, je fermai les yeux, soulagé.

— Tiens, bois ça, dit Henry en s'approchant avec une tasse.

Il se mit à genoux devant moi, et quand il me tendit la boisson, je remarquai qu'il avait, tout comme l'eau, une odeur de terre. Je bus avec avidité.

- Pourquoi fais-tu ça? Pourquoi m'aides-tu?
- Quelqu'un m'a aidé quand je fuyais comme toi, réponditil en m'observant. T'as un œil malade ou c'est à cause des coups que t'as reçus?

Portant instinctivement la main à mon œil gauche inutilisable, je répliquai:

— Je suis né comme ça.

Henry hocha la tête.

- Depuis combien de temps suis-je ici?
- Depuis quatre nuits.

Quand il repartit chercher de l'eau, je scrutai l'obscurité par la porte ouverte en écoutant les bruits nocturnes. Ce n'était pas le genre de sons que j'avais imaginé entendre dans une ville.

- Où sommes-nous?
- Près de Philadelphie. Assez loin pour que personne vienne, mais assez proche pour aller à mon travail.

Quel sort me réservait cet homme? M'avait-il déjà dénoncé?

— Que fais-tu ici? Pourquoi ne vis-tu pas en ville?

Et si tu m'en disais un peu plus sur toi? répliqua-t-il.
Mais je fermai les yeux à cette pensée et m'endormis presque

aussitôt.

Le lendemain soir, une odeur de volaille rôtie me réveilla. Je trouvai Henry dehors, penché au-dessus d'un feu et faisant tourner notre repas sur une broche improvisée. Il me jeta un coup d'œil et demanda:

— Tu te sens mieux?

Je hochai la tête et fis quelques pas hésitants. Mes jambes et mes bras étaient faibles, mais ma tête n'était plus aussi douloureuse.

Henry prit un bâton pointu et l'enfonça à deux reprises dans les charbons ardents. Lorsqu'il le releva, deux pommes de terre à la peau croustillante étaient piquées au bout. Il les mit dans deux bols, puis retira le poulet de la broche et le déposa sur un bloc en bois.

— Assieds-toi, dit-il en agitant un couteau à l'aspect menaçant. Poussé par une faim dévorante, je surmontai ma méfiance et m'assis près de lui. Il utilisa son couteau pour couper le poulet en deux, puis déposa une moitié dans chaque bol. Après m'en avoir tendu un, il plaça le gros couteau sur une roche plate entre nous, à ma portée. Ce geste, intentionnel ou pas, me procura un certain soulagement. Cela signifiait peut-être qu'il ne me percevait pas comme une menace.

Puis je ne pus attendre plus longtemps. J'arrachai bruyamment la viande tendre de l'os tout en léchant le jus sur mes doigts. La pomme de terre craqua sous mes dents, puis relâcha de la vapeur. Je poussai un juron en me brûlant la bouche, ce qui provoqua le rire de Henry, un son puissant qui provenait de son ventre.

— Mon gars, c'est quelque chose de te voir manger! dit-il en secouant la tête.

À mesure que mon estomac se remplissait, mon inquiétude envers cet homme céda la place à la curiosité.

Bien que de taille moyenne, il avait les épaules larges et puissantes. Je lui donnai entre trente-cinq et quarante ans. Ses

cheveux poussaient en broussaille, et je n'avais encore jamais vu une peau aussi sombre que la sienne. Cet homme semblait si féroce qu'en temps normal je l'aurais soigneusement évité.

En le voyant piquer une autre pomme de terre et me la proposer, je notai qu'il lui manquait un pouce. Il suivit mon regard et leva ses deux mains ouvertes, agitant les moignons à l'emplacement des pouces.

- Ils les a coupés avant que je me sauve.
- Qui ça? demandai-je, pas certain de vouloir connaître la réponse.
 - Le maît', en Louisiane.

Contemplant l'obscurité, Henry me raconta sa vie d'une voix lointaine.

Né esclave, il avait grandi auprès de sa mère et de son jeune frère dans une grande plantation de coton. Le maître était un homme brutal, et en apprenant que Henry fomentait une révolte, il l'avait puni en coupant ses deux pouces et en l'obligeant à assister à la flagellation de sa mère. Cette dernière en était morte. C'est alors que Henry et son frère avaient décidé de s'échapper.

— On était partis depuis deux jours quand mon frère a été abattu. J'ai rien pu faire d'autre que courir.

Henry avait réussi à échapper à ses poursuivants, et après des mois d'épreuves indescriptibles, il s'était retrouvé à Philadelphie. À présent, libre depuis deux ans, il était constamment sur le qui-vive.

— Si le maît' me retrouve, il va m'achever. C'est pour ça que je reste caché. Chaque jour, je surveille. Je serai plus jamais un esclave. Il faudra qu'ils me tuent avant!

Il demeura silencieux, comme si ce récit l'avait épuisé. Puis il finit par se lever.

— Et toi?

Sa question directe m'étonna. Je ne m'étais pas attendu à ce qu'il me révèle son passé avec une telle honnêteté. Et maintenant, il voulait que je fasse de même. Pouvais-je lui faire confiance? Les nègres étaient des menteurs et des voleurs, toujours prêts à profiter de l'homme blanc. Pourtant, jusque-là,

celui-ci n'avait fait que m'aider. Oserais-je lui révéler ma grande solitude? Lui dire qu'en quittant ma maison j'avais perdu tous ceux que j'aimais, tout ce qui comptait pour moi, et que jamais je ne pourrais revenir?

- Je sais que tu t'es sauvé, toi aussi. Je me fiche bien de tes raisons.
 - J'ai tiré sur mon père avec un fusil, dis-je doucement.

J'espérais qu'il m'avait entendu, car je ne voulais pas répéter ces mots.

- On fait ce qu'on doit faire, répliqua-t-il.
- Je le détestais. Il s'appelait Marshall. J'avais toujours cru qu'il était mon frère, mais il y a quelques mois, j'ai appris qu'il était mon père.
 - Pourquoi tu pensais qu'il était ton frère?
- Ma grand-mère m'avait dit que j'étais son fils et que mon grand-père décédé était mon père.
 - Et ta mère?
- Au même moment où j'ai découvert que Marshall était mon père, j'ai appris que ma mère était une négresse.

J'avais du mal à croire mes propres paroles, car j'aimais toujours ma grand-mère comme si elle était ma mère.

- Donc, t'as tiré une balle sur ton papa?
- Il voulait me vendre comme esclave.
- Tu l'as tué?
- Qui.
- Et t'es un nègre?
- Ma mère était mulâtre. Elle s'appelait Belle.
- Elle était de couleur claire?
- Oui.
- Et ton père était blanc?

Je hochai la tête.

- Je lui ressemble. Je suis aussi blanc que lui.
- Ce n'est pas important. T'es quand même un nègre. Mais tu peux passer pour un Blanc. C'est ta meilleure chance.

Je ne sus que répondre.

- As-tu un nom de famille?
- Pyke. Je m'appelle Jamie Pyke.

— Plus maintenant, dit-il. Tu dois porter un autre nom.

Je contemplai le feu. Comment était-ce possible? Quelques mois plus tôt, je me croyais blanc, et à présent, j'étais un nègre sans nom, fuyant pour sauver sa vie.

À mesure que je recouvrais la santé, l'attitude de Henry demeura cordiale. Comme je ne me sentais aucunement jugé, je cessai d'en faire autant. J'en vins même à dépendre tellement de lui que je détestais le voir partir travailler à la taverne. Lorsque j'étais seul, le moindre bruit inhabituel me faisait sursauter et je me précipitais vers les arbres. Le cœur battant, je m'y cachais, vigilant et terrifié. Puis je finissais par sortir, les jambes flageolantes, soulagé de m'apercevoir que le bruit provenait d'un cerf ou d'écureuils qui se pourchassaient. Chaque jour, je craignais que Rankin, le perfide régisseur de notre plantation, et son fils Jake, les deux hommes les plus impitoyables que je connaissais, me découvrent. Ils étaient certainement à ma recherche, et s'ils étaient connus pour leur détermination à retrouver les esclaves en fuite, leur notoriété était due au sort qu'ils leur réservaient.

De jour en jour, en même temps que je me familiarisais avec les sons particuliers de la forêt, je finis par m'adapter au mode de vie primitif de Henry.

Nous étions bien engagés dans la saison automnale, et chaque matin, après son départ pour le travail, je m'apprêtais à passer une journée agréable à l'extérieur. Tout en ramassant du bois pour le feu du soir, j'avais le temps d'observer la nature qui m'entourait.

Les oiseaux étaient nombreux, et la fascination qu'ils m'avaient inspirée dans mon enfance ne faisait que croître.

Mon intérêt avait été éveillé par un grand livre d'illustrations d'oiseaux que j'avais reçu enfant. J'avais passé la majeure partie de mes premières années confiné à l'intérieur et, lorsque je ne lisais pas ce livre, j'utilisais ses illustrations pour apprendre à dessiner et à peindre. Plus tard, j'avais commencé à sculpter des oiseaux et des animaux dans des bouts de bois, à l'aide d'un canif.

Dès lors, seul dans la forêt, je m'amusais souvent à tailler au couteau et à faire des croquis. Durant ces périodes, j'étais libre de tout souci.

En m'habituant peu à peu à la vie que menait Henry, je songeai à demeurer indéfiniment à ses côtés. Cependant, à l'approche de l'hiver, il commença à insinuer qu'il était temps de penser à mon avenir.

- Tu dois aller en ville, trouver du travail et un endroit où rester, dit-il. La neige arrive. T'as jamais rien vu de pareil. Il en tombe beaucoup dans le coin. C'est dur de vivre ici.
- Mais que vais-je faire? Où vais-je vivre? protestai-je, d'un ton geignard et enfantin.
- T'auras pas de mal à trouver du travail si on te prend pour un Blanc. Sauf que tu dois être prudent.

Je m'abstins de lui dire que je n'avais pas envisagé de me présenter autrement que blanc. Je ne m'étais jamais considéré comme un nègre, et cela n'arriverait sûrement pas. Cette simple idée me répugnait.

Henry réfléchit un instant avant de poursuivre:

- Pour passer pour un Blanc, tu dois couper les ponts avec tous les nègres que tu connais.
 - Je n'en connais pas.
- Il y a moi, répliqua-t-il, mais il me fallut un moment pour comprendre ce qu'il voulait dire.

Après avoir trouvé du travail à Philadelphie, je suivis le conseil de Henry et nous cessâmes de nous voir. Mes conditions de vie s'améliorèrent et je me taillai une place dans la société de la ville.

Je fus donc inquiet lorsque, quinze ans plus tard, Henry vint me voir. Il représentait un lien avec mon passé qui, s'il était découvert, pouvait entraîner ma ruine. Je vivais en tant qu'homme blanc, dans une société blanche, sans aucun lien avec des nègres, à l'exception des domestiques de ma maison. Henry apparut soudain en me demandant d'employer son fils de sept ans.

J'aurais pu refuser, mais en voyant son désespoir, conscient d'avoir une dette envers lui, je me sentis obligé d'accepter. Je

pris donc son fils Pan chez moi pour qu'il apprenne les tâches domestiques requises dans une maison bien établie.

Lors de notre première rencontre, le jeune Pan me parut plutôt délicat. Mince et noir de peau, il avait de grandes oreilles décollées qui encadraient son visage étroit. Ce qui surprenait chez ce garçon, c'était son regard résolu, ses yeux bruns qui se posaient sur les miens d'une manière inhabituelle pour sa race. Ce fut là, dans les yeux de Pan, que je reconnus une part de moi-même. Malgré toute sa bravoure, je vis qu'il éprouvait une crainte similaire à celle qui m'avait hanté à mon arrivée à Philadelphie.

J'acceptai d'accueillir le garçon, mais je n'avais aucune intention de m'impliquer personnellement auprès de lui. Je le confiai donc à Robert, mon majordome, et à Molly, ma cuisinière, afin qu'ils le fassent travailler. Quelques semaines plus tard, Molly me fit son rapport:

— Ce petit gars est étonnant! Il fait tout ce que je lui dis, mais j'ai jamais vu personne poser autant de questions! Pourquoi tu fais ceci? Pourquoi tu fais cela? Il m'a même demandé de lui montrer comment écrire son nom.

À mesure que Robert lui confiait d'autres tâches, je croisai Pan plus souvent dans la maison. C'était un enfant particulièrement enjoué, et quand il me voyait, il me lançait d'un ton enthousiaste: «Bonjour, m'sieur Burton!» Et il ne se contentait pas de me saluer. Il ajoutait presque toujours un commentaire comme: «Regardez mes nouveaux souliers!» ou «Je mange vraiment à ma faim!» Son comportement était si engageant que, malgré moi, je me mis à lui porter attention.

Puis arriva le jour où il me trouva en train de nettoyer la cage de mon précieux cacatoès, Malcolm. Quand il ouvrit la porte de ma chambre à l'étage, ses yeux s'écarquillèrent.

- Vous faites quoi avec cet oiseau?
- J'en prends soin, répondis-je.
- Il n'est pas censé être dehors? demanda-t-il en regardant la porte. Robert sait qu'il est ici?

Malcolm voleta jusqu'à l'épaule de Pan. Le garçon se raidit, mais ne broncha pas.

Lorsque l'oiseau poussa son oreille de son bec, Pan resta immobile et me regarda avec de grands yeux.

- Il va pas me faire mal?
- Non, je crois qu'il t'aime bien.

Malcolm s'envola vers son perchoir favori avec un criaillement interrogateur.

Pan le fixa des yeux.

- J'ai jamais vu d'oiseau comme ça.
- Il s'appelle Malcolm. C'est un cacatoès à huppe rouge.
- Où vous l'avez trouvé?
- C'était mon premier ami quand je suis arrivé dans cette maison, répondis-je, surpris par ma réponse franche et directe.
 - Votre…
- Vilain garçon! l'interrompit Malcolm, répétant sa phrase préférée.

Pan demeura bouche bée, puis laissa échapper un rire nerveux.

- C'est lui qui parle?
- En effet.
- Un oiseau qui parle?
- Oui, il imite très bien les sons.

Le garçon tapa des mains.

— Faites-le parler encore!

Son intérêt envers l'oiseau me rappela mon propre enthousiasme durant mon enfance, et je décidai de lui accorder une chance.

- Écoute, dis à Robert de t'envoyer me voir tous les jours à cette heure-ci, et je t'enseignerai à prendre soin de Malcolm. Ainsi, tu pourras l'entendre parler chaque jour.
- Vous voulez dire que je vais pouvoir vous aider avec cet oiseau?
 - Exactement.
- Ce sera pas du travail pour moi! Mais Robert veut pas que j'aille ailleurs que dans la cuisine, à moins qu'il me le demande.
 - Je vais parler à Robert, promis-je.

Il ne fallut pas longtemps avant que Pan ne fournisse à Malcolm les branches de platane et de cornouiller que l'oiseau aimait mâchouiller. Une fois que le garçon eut découvert comment occuper le cacatoès, je trouvai souvent Malcolm en train de picorer un épi de maïs ou une carotte suspendus au-dessus de son perchoir.

Pan continuait de m'étonner avec son esprit vif, et devant son ardent désir d'apprendre, je commençai bientôt à lui apprendre à lire et à écrire.

Un après-midi, moins d'un an après son arrivée, il se tenait devant mon bureau pendant que j'essayais une fois de plus de corriger son langage. Il se pencha pour croiser mon regard.

- M'sieur Burton, pourquoi vous faites ça pour moi?
- Pourquoi faites-vous cela pour moi? rectifiai-je.
- Oui, m'sieur Burton. Je m'ai trompé. Pourquoi faites-vous cela pour moi? répéta-t-il.
 - Je me suis trompé, le corrigeai-je de nouveau.
- Non, c'est moi, dit-il avant de répéter sa question. Pourquoi faites-vous cela pour moi?
 - Peux-tu être plus précis? demandai-je.

Devant son expression perplexe, je posai la question autrement.

- Que veux-tu savoir au juste quand tu me demandes pourquoi je fais cela pour toi? Que penses-tu que je fais pour toi?
- Vous êtes un homme blanc qui aide un enfant nègre. Vous m'apprenez à parler comme un Blanc. Pourquoi vous m'aidez? Son regard sérieux me toucha et je fus frappé par sa question directe. Je me détournai pour prendre mon mouchoir. Après m'être mouché, je repliai le carré de tissu et m'apprêtais à le remettre dans ma poche, quand Pan me le prit des mains.

Il se pencha vers moi en disant:

- Regardez-moi.

De sa petite main, il prit mon menton pour tourner mon visage vers lui. Avec délicatesse, il se servit du mouchoir pour essuyer une larme qui avait coulé sous mon cache-œil.

— Votre œil pleure, remarqua-t-il.

Je fus si ému que je me levai et m'approchai d'une étagère remplie de livres, faisant mine de m'y intéresser pendant que je me ressaisissais.

Il attendit que je vienne me rasseoir.

- Votre œil vous fait beaucoup mal?
- Votre œil est-il douloureux? rectifiai-je.

Il poussa un énorme soupir.

— M'sieur Burton, si vous m'arrêtez à chaque fois pour me dire comment parler, j'aurai jamais la chance d'entendre ce que vous avez à dire! protesta-t-il.

Il eut l'air surpris en m'entendant glousser.

Pan continua d'aider Robert dans la maison et Molly à la cuisine. Si celle-ci se plaignait de lui, c'était uniquement parce qu'il ne cessait de corriger sa grammaire. Quant à moi, je faisais de plus en plus appel à lui pour mes nombreux projets. Dans son désir d'apprendre, il me bombardait de questions et n'hésitait pas à me faire part de ses observations. Son attitude insouciante eut raison de ma réserve prudente et, au cours des cinq années suivantes, j'en vins à m'attacher profondément au jeune garçon.

Et maintenant, il avait disparu. Était-ce possible qu'on l'ait volé pour en faire un esclave? C'était une frayeur constante parmi les nègres de Philadelphie, car cela se produisait souvent. J'imaginais le désespoir de Henry, tout comme je me souvenais de sa terreur à l'idée de redevenir un esclave. Et la mienne.

L'idée de Pan subissant un pareil sort me remplissait d'effroi. Il était vif d'esprit, mais avait toujours été frêle et ne pourrait sûrement pas survivre à la pénible existence réservée aux esclaves.

Si on l'avait volé, il fallait le retrouver. Puisque je devais voyager vers le sud pour mon travail, ne pouvais-je pas m'en charger? Toutefois, la perspective de m'exposer délibérément aux hommes qui vendaient et achetaient des nègres me terrifiait. J'avais travaillé dur ces quinze dernières années pour m'éloigner de mon passé et me mettre en sécurité. La boule d'angoisse au creux de mon ventre, celle qui s'était peu à peu résorbée mais ne m'avait jamais tout à fait quitté, se remit à me tourmenter.

2

1825 Pan

près que ma mama est morte, mon papa n'a pas de place pour moi. Alors, un dimanche, il m'amène à la maison de M. Burton. Comment il connaît cet homme blanc, il me le dit pas. Il me dit juste de pas parler pendant qu'il discute avec lui. On passe par la porte de derrière. Un homme noir, habillé chic et appelé Robert, vient dans la cuisine et nous emmène dans ce qu'il appelle le cabinet. J'ai jamais vu une pièce comme celle-là, remplie de livres et d'oiseaux morts. Pendant qu'on attend, je prends la main de papa pour l'empêcher de trembler, mais je le connais assez pour me taire.

Aussitôt que M. Burton entre, je vois qu'il veut rien savoir de nous.

Papa me pousse en avant.

- M'sieur Burton, c'est mon garçon, Pan.
- M. Burton baisse les yeux sur moi, puis regarde papa comme s'il savait pas quoi dire.
- Je vous ai jamais rien demandé, mais là, je vous demande de prendre mon fils, dit papa.

- Henry, tu sais que j'ai une dette envers toi. Mais il est tellement jeune, et je n'ai pas besoin de personnel supplémentaire. Je suis prêt à te donner de l'argent si cela peut t'aider.
- Je suis pas ici pour ça! Je suis venu parce que mon garçon a besoin d'un travail et d'un endroit où rester. Sa mama est morte la semaine passée. Maintenant qu'elle est plus là, il a plus personne...

La voix de papa se met à trembler et je lui reprends la main. Il peut toujours pas parler de la mort de mama sans pleurer. Il me serre la main et recommence à parler.

— Il peut pas rester en ville tout seul, et moi, je travaille toujours en dehors de la ville. Il peut pas rester avec moi.

M. Burton me demande:

— Quel âge as-tu?

Je suppose que cet homme a juste un bon œil parce qu'il a un bandeau noir qui cache l'autre. Mais à sa façon de me regarder, je pense qu'il en a juste besoin d'un.

- Réponds, mon fils, dit papa en me poussant l'épaule.
- J'ai huit ans, dis-je d'une voix forte, car je sais que papa compte sur moi.
 - Tu me sembles petit pour huit ans, dit M. Burton.

Je n'attends pas que papa me pousse, cette fois.

— Pas trop petit pour transporter du bois. Ou de l'eau, si vous en avez besoin.

Il se tourne vers papa.

— N'est-il pas trop jeune pour rester seul ici?

Papa se dépêche de répondre:

— Il est assez grand pour rester. Il va travailler fort. Il a besoin de rien d'autre qu'un endroit où dormir, quelque chose à manger et quelqu'un pour lui dire quoi faire. Je viendrai le chercher chaque dimanche matin et je le ramènerai le soir. J'aurai même pas besoin d'entrer dans la maison.

Papa se tourne vers moi.

- T'es prêt à rester ici et travailler, hein, Pan?
- Oui, dis-je sans hésiter.

Papa hoche la tête en regardant M. Burton. Personne parle pendant un moment, puis M. Burton dit:

— Henry, je te dois bien ça. Nous allons faire un essai, mais dimanche prochain si ce garçon ne fait pas l'affaire, tu devras le ramener avec toi et je te donnerai de l'argent.

Papa répond pas. Il se tourne et s'en va en me laissant là. À le voir partir comme ça, on pourrait penser qu'il se fiche de moi, mais je le connais bien. Il est pas à l'aise avec les adieux.

- M. Burton appelle Robert. Ils restent là à m'examiner, comme s'ils essayaient de m'évaluer. J'aime pas ce silence.
 - Où est le travail? dis-je.

Ils se regardent, puis M. Burton sourit comme si j'avais dit quelque chose de drôle.

- Pouvez-vous trouver des tâches simples pour le garder occupé? demande-t-il.
- Je vais y réfléchir, répond Robert, l'homme bien habillé. Il est trop jeune pour pouvoir faire grand-chose.

Il en sait rien! J'ai pris soin de mama tous les jours de la semaine en attendant que papa revienne en ville les dimanches.

- Mama dit que je suis très utile dans la maison, dis-je.
- Tu ne préférerais pas rester avec ton père? demande M. Burton.
- Il a essayé de m'emmener à la taverne, mais ils ont dit qu'il devait se débarrasser de moi s'il voulait pas perdre son emploi.
 - Il ne te manquera pas? ajoute M. Burton.
- Il va venir me voir tous les dimanches, comme il faisait quand mama était là.
 - Ta mère est morte récemment?
- Non, elle est pas morte, elle s'est juste libérée de son corps terrestre. C'est ça qu'elle disait tout le temps. Mais elle est avec moi maintenant. C'est juste qu'on peut pas la voir.

Les deux hommes se regardent encore. M. Burton prend une grande respiration, puis laisse sortir l'air lentement.

- Robert, amenez-le à Molly. Qu'elle lui donne une chambre et lui confie quelques légères corvées.
- J'imagine que tu pourrais apprendre à polir l'argenterie? dit l'homme en me prenant par l'épaule pour me faire descendre l'escalier.

Nous espérons que cet extrait vous a plu!



Les larmes de la liberté Kathleen Grissom



Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Charleston et recevez des bonus, invitations et autres surprises!

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt!

